



4- Gibbons et fantômes

Des vagues de terreur m'envahirent les unes après les autres. Les lumières de la *Peggy Sue* avaient disparu dans l'obscurité de la nuit, me laissant seul dans l'océan, seul avec la certitude que mes parents étaient déjà trop loin, qu'ils ne pourraient plus entendre mes appels au secours. Puis je pensai aux requins qui fendaient l'eau noire, en dessous de moi - ils me flairaient déjà, étaient sur mes traces, se dirigeaient vers moi - et je compris qu'il ne me restait aucun espoir. Je serais mangé vivant. Ou bien je coulerais lentement. Rien ne pourrait me sauver.

Je fis du surplace dans l'eau, essayant désespérément de découvrir dans l'obscurité impénétrable une chose vers laquelle nager. Il n'y avait rien.

Puis une brusque lueur blanche dans la mer. L'écume d'une vague, peut-être. Stella ! C'était sûrement elle ! J'étais si soulagé de ne pas être seul ! Je l'appelai et nageai vers elle. Elle continuait à s'éloigner, apparaissant puis disparaissant comme si elle dansait sur l'eau, puis s'évanouissant à nouveau. Elle m'avait semblé toute proche, mais je mis plusieurs minutes avant d'arriver assez près d'elle pour la toucher. C'est alors que je me rendis compte de mon erreur. La tête de Stella était plus noire que blanche. Or, je ne voyais que du blanc. C'était mon ballon de football. Je l'attrapai et m'y cramponnai, étonné par son extraordinaire fermeté. Je faisais du surplace dans l'eau, en continuant à appeler Stella. Il n'y eut pas de réponse. Je l'appelai et appelaï encore. Mais à présent, chaque fois que j'ouvrais la bouche, j'avalais de l'eau. Je dus abandonner. Il fallait que j'essaie de sauver ma peau.

Je n'avais pas intérêt à perdre de l'énergie en nageant. Surtout que je ne voyais pas dans quelle direction aller. Il valait mieux me contenter de flotter, de rester agrippé à mon ballon en attendant que la *Peggy Sue* revienne. Tôt ou tard, mes parents s'apercevraient que j'étais passé par-dessus bord. Tôt ou tard ils viendraient me chercher. Il ne fallait pas que je fasse trop de mouvements avec mes jambes, juste assez pour garder mon menton au-dessus de l'eau, pas plus. Trop de mouvements attireraient les requins. Le matin viendrait bientôt. Il fallait tenir jusque-là. Il le fallait. L'eau n'était pas trop froide. J'avais mon ballon de foot, j'avais une chance.

C'est ce que je me répétais sans arrêt. Mais le monde autour de moi restait obstinément plongé dans l'obscurité et je sentais l'eau me glacer lentement les os. J'essayais de chanter pour m'arrêter de trembler, et pour ne pas penser aux requins. Je chantais tous les airs que je connaissais, mais au bout d'un moment, je n'arrivais plus à me souvenir des paroles. Je revenais toujours à la seule chanson que j'étais sûr de me rappeler en entier : *Ten Green Bottles*. Je la chantais fort, et la reprenais sans cesse. Cela me rassurait d'entendre le son de ma propre voix. Je me sentais moins seul dans la mer. J'attendais toujours la lueur grise de l'aube, mais elle ne venait pas, elle ne venait pas.

Puis j'arrêtai de chanter. Je n'arrivais plus à bouger les jambes. Je me cramponnai à mon ballon, mais je sentais le sommeil me gagner. Mes mains glissaient du ballon. Je perdais rapidement mes dernières forces. J'allais couler, couler au fond de la mer et creuser ma tombe au milieu des algues, des ossements de marins et des épaves de navires.

Le plus étrange, c'est que je ne trouvais pas ça dramatique. Rien n'avait plus d'importance. Je flottais dans mon sommeil, dans mes rêves. Et dans mon rêve, je vis un bateau glisser silencieusement vers moi, sur la mer. La *Peggy Sue* ! Chère, chère *Peggy Sue* ! Ils étaient revenus me chercher. Je savais qu'ils me retrouveraient. Des bras vigoureux me saisirent. Je fus hissé hors de l'eau. Je gisais là sur le pont, haletant comme un poisson hors de l'eau.

Quelqu'un se pencha sur moi, me secouait, me parlait. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'on me disait. Mais cela n'avait pas d'importance. Je sentis le souffle chaud de Stella sur mon visage, sa langue me léchait une oreille. Elle avait la vie sauve. Tout allait bien.

Je fus réveillé par une sorte de hurlement, comme le hurlement du vent dans les haubans. Je regardai autour de moi. Pas de haubans au-dessus de moi, pas de voiles. Pas de mouvement au-dessous de moi,

non plus, pas un souffle de vent. Stella Artois aboyait, mais comme si elle était loin. Je n'étais pas du tout sur un bateau, j'étais allongé sur le sable. Le hurlement devint de plus en plus strident, un crescendo effrayant de cris perçants qui s'évanouirent, ne laissant que leur écho.

Je m'assis. J'étais sur une plage, une vaste étendue de sable blanc, avec des arbres touffus et une végétation luxuriante derrière moi qui descendait jusqu'à la plage. C'est alors que je vis Stella. Elle patageait sur le rivage. Je l'appelai et elle vint en bondissant et en remuant follement la queue pour me faire la fête. Quand elle eut fini de me sauter dessus, de me lécher et que je l'eus serrée dans mes bras, je tentai de me lever.

J'étais très faible. Je regardai autour de moi. L'immense mer bleue était aussi vide que le ciel sans nuages. Pas de *Peggy Sue*. Pas de bateau. Rien. Personne. J'appelai cent fois mon père et ma mère. Je les appelai jusqu'à ce que les larmes m'empêchent de continuer, jusqu'à ce que je comprenne que cela n'avait aucun sens. Je restai là un moment, essayant de savoir comment j'étais arrivé sur cette plage, comment j'avais pu survivre. J'avais le souvenir très confus d'avoir été hissé à bord de la *Peggy Sue*. Mais je voyais bien que c'était impossible. C'était sûrement un rêve, rien qu'un rêve. J'avais dû me cramponner à mon ballon et flotter jusqu'à ce que les vagues me rejettent sur le rivage. Je pensai alors à mon ballon, mais je ne le vis nulle part.

Stella, bien sûr, ne se posait pas autant de questions. Elle continuait à m'apporter des bouts de bois pour que je les lui lance, et courait après eux dans la mer, sans se faire le moindre souci.

Le hurlement revint dans les arbres, et les poils de Stella se hérissèrent sur son cou. Elle fonça sur la plage en aboyant sans arrêt, jusqu'à ce qu'elle soit sûre d'avoir fait taire le dernier écho. C'était un cri plaintif cette fois, pas menaçant du tout. J'eus l'impression de le reconnaître. J'avais déjà entendu ces cris un jour, en visitant le zoo de Londres. Des gibbons, ces « giga gibbons », comme avait dit mon père. Je ne sais toujours pas pourquoi il avait dit ça. Mais j'avais trouvé ces mots amusants, et c'est sans doute la raison pour laquelle je me rappelai leur cri.

- Ce sont simplement des gibbons, dis-je à Stella. Juste des giga gibbons. Ils ne nous feront pas de mal. Mais je n'étais pas sûr du tout d'avoir raison.

De là où je me trouvais, je pouvais voir que la forêt devenait moins dense sur le flanc d'une grande colline, à l'intérieur de l'île, et je me dis que si j'atteignais la roche nue qui était au sommet, j'aurais une vision plus large de la mer. Ou peut-être y avait-il une maison, une ferme à l'intérieur de l'île, ou encore une route, ou quelqu'un à qui demander de l'aide. Mais si je quittais la plage et que mes parents arrivaient pendant ce temps-là ? Je décidai quand même de tenter ma chance.

Je me mis à courir, Stella sur mes talons, et me retrouvai bientôt sous l'ombre rafraîchissante des arbres. Je découvris un sentier étroit qui montait sur la colline, dans ce qui me parut être la bonne direction. Je le suivis, donc, ne m'arrêtant de courir que lorsque le sentier devenait trop raide. La vie des animaux palpait dans toute la forêt. Des oiseaux caquetaient et poussaient des cris perçants au-dessus de moi, et j'entendais toujours le même hurlement se propager dans les arbres, mais il était plus lointain, à présent.

Ce n'étaient pas les bruits de la forêt qui m'inquiétaient, pourtant, mais plutôt les yeux. J'avais l'impression d'être épié par des milliers d'yeux inquisiteurs. Je crois que Stella aussi était inquiète, car elle restait étrangement silencieuse depuis que nous avons pénétré dans la forêt. Elle me regardait constamment pour que je la rassure, que je la réconforte. Je fis de mon mieux, mais elle devait sentir, elle aussi, que je n'étais pas tranquille.

Ce qui, au premier abord, m'avait paru être une petite promenade à l'intérieur de l'île ressemblait plutôt à une grande expédition. Nous sortîmes épuisés de sous les arbres et, après avoir escaladé laborieusement un éboulis rocheux, nous arrivâmes enfin au sommet. Je restai longtemps là, avec Stella.

Le soleil flamboyait. Jusqu'alors, je n'avais pas vraiment senti sa chaleur brûlante. Je scrutai l'horizon. S'il y avait une voile quelque part sur la mer, je ne pourrais pas la voir dans cette brume de chaleur. Puis je réalisai que même si j'arrivais à voir un bateau, je ne pourrais pas faire grand-chose. Je ne pourrais pas allumer de feu. Je n'avais pas d'allumettes. Je savais que les hommes des cavernes frottaient deux bouts de bois l'un contre l'autre, mais je n'avais jamais essayé. Je regardai tout autour de moi. La mer. La mer. La mer. Rien d'autre que la mer de tous les côtés. J'étais sur une île. J'étais seul.

L'île devait faire trois ou quatre kilomètres de long, pas plus. Elle avait un peu la forme d'une cacahuète allongée, mais elle était plus grande d'un côté que de l'autre. Une bande de sable blanc et brillant s'étendait des deux côtés de l'île. Une colline apparaissait à un bout, plus escarpée que la

mienne, avec une végétation plus touffue, mais moins haute. A l'exception de ces deux sommets, toute l'île semblait recouverte de forêt. D'après ce que je pouvais voir, il n'y avait aucun signe de présence humaine. Et pourtant, même ce premier jour, tandis que je restais là, plein d'appréhension à l'idée de ce qui m'attendait dans ma terrible situation, je me souviens d'avoir été émerveillé par la splendeur de cette île, un joyau vert cerclé de blanc, dans le bleu satiné et chatoyant de la mer. Bizarrement, réconforté peut-être par la beauté extraordinaire de l'endroit, je n'étais pas du tout abattu. Au contraire, je me sentais euphorique. J'étais vivant. Stella Artois était vivante. Nous avions survécu.

Je m'assis à l'ombre d'un grand rocher.

Les gibbons reprirent leurs plaintes et leurs hurlements en chœur, tandis que plusieurs oiseaux braillards s'envolaient de la voûte d'arbres en dessous de nous et traversaient l'île pour aller se poser sur les arbres de l'autre colline.

- Nous allons nous en sortir, dis-je à Stella. Mes parents vont revenir nous chercher. C'est obligatoire. Mam va aller mieux et ils reviendront. C'est sûr. Sûr et certain. Elle ne nous abandonnera pas ici. Elle nous retrouvera, tu verras. En attendant, tout ce qu'on doit faire, c'est rester vivants. De l'eau, nous avons besoin d'eau. Mais les singes aussi, n'est-ce pas ? Il suffit de la trouver, c'est tout. Il doit y avoir de la nourriture aussi, des fruits ou des noix, quelque chose. Tout ce que ces singes mangent, nous le mangerons, nous aussi.

Je trouvais un certain réconfort à parler à haute voix à Stella. Cela m'aidait à calmer la panique qui commençait à déferler sur moi. Plus que tout, ce fut la présence de Stella qui m'aida dans les premières heures que je passai sur l'île.

Il me sembla raisonnable de ne pas m'enfoncer immédiatement dans la forêt pour chercher de l'eau - j'avais de toute façon trop peur. Je décidai d'explorer d'abord le rivage. Je découvrirais peut-être un cours d'eau ou une rivière qui se jette dans la mer et, avec un peu de chance, je trouverais peut-être quelque chose à manger en même temps.

Je partis plein d'espoir et dévalai l'éboulis comme un chamois. Là où vivaient des singes, raisonnai-je, nous pouvions vivre aussi. C'est ce que je me répétais sans arrêt.

Je découvris bientôt que le sentier qui descendait entre les arbres était dépourvu de la moindre végétation mangeable. Je voyais des fruits ou ce qui me semblait être des fruits. Il y avait aussi des noix de coco, tout en haut des arbres, mais il était impossible de grimper sur ces arbres. Certains mesuraient trente mètres, d'autres soixante ! Je n'avais jamais vu d'arbres aussi gigantesques.

Je profitai au moins de la voûte que formaient leurs branches entrelacées pour m'abriter du soleil et de la chaleur. Je commençais à mourir de soif et Stella aussi. Elle marchait tout le temps à côté de moi, la langue pendante. Elle me regardait souvent d'un air torve, mais je ne pouvais la réconforter.

Nous revînmes sur notre plage et partîmes faire le tour de l'île, en restant le plus possible en bordure de la forêt pour être à l'ombre. Je ne trouvai pas le moindre cours d'eau. Je vis de nouveau plein de fruits, mais toujours trop haut, et les troncs des arbres étaient trop lisses, trop raides pour pouvoir y grimper. Je trouvai des noix de coco par terre. Hélas, elles étaient toujours ouvertes et vides à l'intérieur.

Quand la plage s'arrêta net, il fallut de nouveau entrer dans la forêt. Là aussi, je trouvai un étroit sentier que je suivis. Cependant, la forêt devint bientôt impénétrable, sombre et menaçante. On n'entendait plus les cris des singes, mais quelque chose d'infiniment plus menaçant : des feuilles froissées, des craquements de branches, des bruissements furtifs. Ils étaient là, je le sentais, tout autour de moi. J'en étais sûr, maintenant, des yeux nous épiaient. Nous étions suivis.

Je me dépêchai, refoulant ma peur du mieux que je pouvais. Je repensai aux gibbons que j'avais vus au zoo et essayai de me dire qu'ils avaient eu l'air tout à fait inoffensifs. Ils nous avaient laissés tranquilles et n'avaient jamais été agressifs. Ce n'étaient pas des mangeurs d'hommes, tout de même ! Mais quand les bruissements se rapprochèrent encore, devenant de plus en plus menaçants, j'eus de plus en plus de mal à m'en convaincre. Je me mis à courir jusqu'à ce que le sentier nous conduise vers les rochers, à la lumière bénie du jour, près de la mer.

Cette extrémité de l'île était jonchée de gros rochers qui gisaient comme des éboulements de falaise tout le long de la côte. Je courais de l'un à l'autre, suivi de Stella, cherchant en même temps du regard un filet d'eau qui coule entre les pierres. Mais je n'en trouvai pas.

J'étais épuisé, à présent. Je m'assis pour me reposer, la bouche sèche, le cœur battant. Je me sentais désespéré. J'allais mourir de soif. Je serais bientôt mis en pièces par les singes.

Stella me regarda dans les yeux.

- Il doit y avoir de l'eau, lui dis-je. Il y en a forcément.

Alors, me dirent ses yeux, que fais-tu là, assis à t'apitoyer sur toi-même ?

Je me forçai à me lever et repris mes recherches. L'eau de mer entre les rochers était si fraîche, si tentante ! Je la goûtai, mais elle était salée et saumâtre. Je la recrachai aussitôt. On devient fou si on en boit. Je le savais très bien.

Le soleil était déjà bas à l'horizon lorsque je revins sur la plage, de l'autre côté de l'île. Nous n'avions fait que la moitié du chemin par rapport à ce que j'avais escompté. C'était beaucoup plus grand que je ne l'avais cru le matin, du haut de la colline. Malgré mes recherches, je n'avais pas trouvé d'eau, et rien à manger. Je ne pouvais pas aller plus loin et Stella non plus. Elle était couchée sur le sable à côté de moi, et haletait à rendre l'âme. Il nous faudrait rester là pour la nuit. J'avais pensé faire quelques pas dans la forêt pour dormir sous les arbres - j'aurais pu faire un matelas de feuilles mortes, le sol de la jungle en était couvert - mais voyant l'ombre de la nuit tomber rapidement sur l'île, je n'osai m'y aventurer.

Les plaintes et les hurlements avaient repris au loin dans la forêt, comme le dernier chant mélodieux d'un office religieux, une psalmodie qui dura longtemps, jusqu'à ce que l'obscurité enveloppe l'île. Un vrombissement et un bourdonnement d'insectes (c'est en tout cas ce que je supposais) venaient de la forêt. J'entendais des tapements sourds, comme ceux d'un pic-vert frénétique. Il y avait des grattements, des raclements, et une sorte de coassement qui faisait penser à des grenouilles. Le grand orchestre de la jungle s'accordait. Mais ce n'étaient pas les bruits qui m'inquiétaient, c'était l'impression d'être constamment épié par des yeux fantomatiques. Je voulais être le plus loin possible de ces yeux. Je trouvai une petite grotte au bout de la plage, avec du sable sec. Je m'allongeai par terre et essayai de dormir. Mais Stella ne me laissait pas fermer les yeux. Elle gémissait, assoiffée, affamée. Je ne dormis donc que par intermittence.

La jungle vrombissait, jacassait, coassait et, toute la nuit, les moustiques me harcelèrent. Ils bourdonnaient à mes oreilles et me rendaient fou. Je mis mes mains sur mes oreilles pour ne plus les entendre. Je me blottis contre Stella, essayant d'oublier où je me trouvais et de me perdre dans mes rêves. Je me souvins soudain que c'était mon anniversaire et me rappelai celui de l'année précédente avec Eddie et Matt. Je repensai au barbecue dans le jardin et à la délicieuse odeur des saucisses. Enfin, je m'endormis.

Le lendemain matin, je me réveillai affamé, frissonnant de froid et couvert de piqûres. Il me fallut quelques instants avant de me rappeler où j'étais et tout ce qui m'était arrivé. Je fus brusquement submergé par la cruelle réalité: j'étais seul, séparé de mes parents, menacé par toutes sortes de dangers.

Je me mis à pleurer tout haut sur mon malheur, quand je m'aperçus brusquement que Stella avait disparu. Je sortis de la caverne en courant. Je ne la vis nulle part. Je l'appelai, puis tendis l'oreille, mais seul me répondit le hurlement des gibbons. Je me retournai et je l'aperçus. Elle était sur les rochers, bien au-dessus de ma grotte, à moitié cachée par les pierres, mais je vis quand même qu'elle baissait la tête. Elle était clairement absorbée par quelque chose. Je grimpai jusqu'au rocher pour voir ce que c'était.

Je l'entendis boire avant d'arriver, elle lapait en cadence, bruyamment, comme elle le faisait toujours. Elle ne me regarda même pas quand j'approchai. Je vis alors qu'elle buvait dans une écuelle, une sorte d'écuelle en fer-blanc cabossée. Puis je remarquai quelque chose d'étrange sur une pierre plate, au-dessus d'elle.

Je laissai Stella se régaler d'eau fraîche et montai voir. Un autre bol d'eau et des feuilles de palmier étaient posés sur la pierre. Les feuilles de palmier étaient à moitié recouvertes d'une boîte en fer-blanc retournée. Je m'assis et bus l'eau d'un trait. Jamais l'eau ne m'avait semblé si bonne ! Sans reprendre mon souffle, je soulevai la boîte. Du poisson ! Des dizaines de petites tranches d'un blanc translucide étaient soigneusement rangées sur les feuilles de palmier. Et il y avait même cinq, six, sept petites bananes rouges. Des bananes rouges !

Je mangeai le premier poisson, savourant chaque bouchée. Mais même en mangeant je regardais tout autour de moi, cherchant des yeux un tremblement de feuilles significatif dans les arbres qui bordaient la forêt. Je ne vis rien. Pourtant quelqu'un m'avait bien apporté tout ça. Et cette personne devait être là, en train de me regarder. Je ne savais pas si je devais craindre cette révélation ou m'en réjouir.



Stella interrompit mes pensées. Elle me regardait d'un air suppliant, un peu plus bas. Je savais que ce n'était pas de l'affection ni du réconfort qu'elle me demandait. Elle attrapa chaque morceau de poisson que je lui lançai, l'engloutit aussitôt, attendant le prochain, la tête penchée de côté, une oreille dressée. Ensuite, ce fut un morceau pour elle, un pour moi. Son regard implorant m'aurait empêché de faire autrement.

Le poisson était cru, mais je n'y accordai aucune importance. J'avais trop faim pour y faire attention, et Stella aussi. Je gardai les bananes pour moi. Je les mangeai toutes. Elles ne ressemblaient pas aux bananes qu'on avait à la maison, elles étaient à la fois beaucoup plus sucrées, plus juteuses et plus savoureuses. J'aurais pu en manger encore douze.

Quand j'eus fini, je me levai et scrutai la forêt. Mon bienfaiteur, ou ma bienfaitrice, devait bien être quelque part, et pas très loin d'ici. J'étais sûr que je n'avais rien à craindre. Il fallait que j'établisse un contact. Je mis mes mains autour de ma bouche et criai plusieurs fois : - Merci ! Merci ! Merci !

Mes mots résonnèrent dans l'île. Soudain, la forêt se remit à vivre bruyamment, une grande cacophonie de chants, de sifflements, de hurlements, de croassements et de coassements. Stella se mit à aboyer féroce. Quant à moi, je me sentis soudain euphorique, ravi, merveilleusement heureux. Je sautais en l'air en riant et en riant encore, jusqu'à ce que mon rire se transforme en larmes de joie. Je n'étais pas seul sur cette île ! Quels que soient les habitants de cet endroit, ils ne m'étaient pas hostiles. Sinon, pourquoi nous auraient-ils donné à manger, à Stella et à moi ! Mais pourquoi ne se montraient-ils pas !

De toute façon, ils seraient bien obligés de revenir prendre leurs bols. Je décidai de leur laisser un message. Je trouvai une pierre pointue, m'agenouillai et gravai ces mots sur un rocher à côté des bols : « Merci. Je m'appelle Michael. Je suis tombé d'un bateau. Qui êtes-vous ? »

Ensuite, je me résolus à rester sur la plage toute la journée, près de ma grotte et du rocher qui la surplombait, puisque c'était là que le poisson avait été déposé pour nous. Je surveillerais sans arrêt pour arriver enfin à voir qui nous avait aidés.

Stella courut devant moi se jeter à l'eau. Elle aboyait, m'incitant à la rejoindre. Je n'avais pas besoin d'être convaincu. Je plongeai, fis des cabrioles, poussai des cris de joie et éclaboussai tout autour de moi, mais malgré toutes mes singeries Stella restait imperturbable. Elle avait toujours l'air très sérieux quand elle nageait, maintenant son menton hors de l'eau, et pédalant bien comme il faut avec ses pattes.

La mer était calme et douce, on ne voyait pas le moindre clapotis. Je n'osai pas aller là où je n'avais pas pied, j'avais eu mon compte pour un bout de temps ! Je sortis de l'eau, propre et revigoré ; je me sentais tout neuf. La mer est une grande guérisseuse. J'étais toujours couvert de piqûres de moustique, mais je ne les sentais plus.

Je décidai d'aller explorer la plage le plus loin possible, sans perdre ma grotte de vue. Il y avait des millions de coquillages roses, dorés, rejetés en longues files le long de la plage. Assez rapidement, je tombai sur ce qui, à une certaine distance, me parut être un morceau de rocher affleurant sur le sable. Stella, tout excitée, grattait tout autour. Je découvris alors qu'il ne s'agissait nullement d'un rocher, mais d'une longue plaque de métal rouillé. C'était à l'évidence tout ce qui restait de la coque d'un bateau, désormais profondément enfouie sous le sable. Je me demandai de quel bateau il pouvait s'agir, depuis combien de temps il avait fait naufrage. Avait-il été poussé sur cette île par une terrible tempête ? Y avait-il eu des survivants ? Certains d'entre eux étaient-ils encore là ? Je m'agenouillai dans le sable et passai ma main sur la plaque rouillée.

Je remarquai alors juste à côté, dans le sable, un petit morceau de verre transparent qui venait peut-être d'une bouteille. Il était brûlant, trop chaud pour que je le prenne.

Tout me revint en un éclair. Eddie m'avait montré comment faire. Nous avions essayé dans la cour de récréation de l'école, nous cachant derrière les poubelles, là où personne ne pouvait nous voir. Un morceau de papier, un bout de verre et le soleil. Nous avions fait du feu ! Je n'avais pas de papier, mais je pouvais me servir de feuilles. Je courus sur la plage, ramassant tout ce que je trouvais sous les arbres : des morceaux de bambou, des brindilles, toutes sortes de feuilles fines comme du papier, sèches comme de l'amadou. J'en fis un petit tas sur le sable et m'assis à côté. Je tins mon morceau de verre à côté des feuilles, l'orientant au soleil. Il fallait que je le tienne sans bouger, le plus immobile possible, et que j'attende le premier filet de fumée.

Si seulement j'arrivais à allumer un feu ! Si seulement j'arrivais à le garder allumé, je pourrais dormir la nuit. Il éloignerait les insectes et me protégerait des animaux. Enfin, tôt ou tard, un bateau passerait par là et quelqu'un verrait la fumée.

Je restai assis pendant une éternité. Stella vint me déranger - elle voulait jouer - mais je la repoussai. Elle finit par partir en boudant et alla s'étendre en soupirant à l'ombre des palmiers. Le soleil était brûlant, mais il ne se produisait rien. Comme je commençais à avoir mal au bras, j'arrangeai des brindilles sur les feuilles et posai le morceau de verre par-dessus, puis je m'accroupis à côté et attendis. Toujours rien.

Soudain, Stella sortit de son sommeil et se leva en poussant un grognement sourd. Elle courut vers moi, en se retournant sans cesse pour aboyer sa fureur contre la forêt. C'est alors que je vis ce qui l'avait dérangée.

Une ombre bougea sous les arbres, puis sortit pesamment sous le soleil et s'avança vers nous. Un singe, un singe géant. Rien à voir avec un gibbon. Il avançait lentement à quatre pattes, il était brun, d'un brun roux. Un orang-outan, j'en étais sûr. Il s'assit à quelques mètres de moi et m'observa. Je n'osais pas bouger. Quand il m'eut assez vu, il se gratta négligemment le cou, me tourna le dos et repartit tranquillement à quatre pattes vers la forêt. Stella continua à grogner longtemps après son départ.

Ainsi, il n'y avait pas seulement des gibbons, mais des orangs-outans aussi. À moins que ce soient les orangs-outans qui aient poussé ces hurlements et qu'il n'y ait pas de gibbons. Je m'étais peut-être trompé depuis le début. J'avais vu un film de Clint Eastwood, un jour, avec un orang-outan. Dans le film, il était plutôt amical. J'espérai que celui-ci le serait aussi.

Alors, je vis la fumée. Je sentis la fumée. Il y avait une lueur dans mon tas de feuilles. Je soufflai doucement dessus. La lueur devint une flamme. J'ajoutai d'autres feuilles, quelques brindilles, puis quelques branches plus grosses. J'avais un feu ! J'avais un feu !

Je me précipitai dans la forêt et rassemblai tous les débris, toutes les coquilles vides de noix de coco, tout le bois que je pus trouver. Je fis plusieurs allers-retours jusqu'à ce que mon feu ronfle et crépite comme un brasier. Des étincelles volaient haut dans l'air. La fumée montait dans les arbres, derrière moi. Je savais que je ne pourrais plus me reposer, désormais, que le feu aurait besoin de plus en plus de bois, de brindilles plus grosses, et même de branches. Il fallait que j'aille en chercher et que je rapporte tout, jusqu'à ce que je sois absolument sûr que j'en aurais assez pour qu'il reste allumé, et que j'en aie suffisamment en réserve.

Je remarquai que Stella ne venait pas avec moi dans la forêt, mais qu'elle m'attendait près du feu. Je savais très bien pourquoi. Moi aussi, je craignais de voir l'orang-outan réapparaître mais pour le moment j'étais trop absorbé par mon feu pour y prêter beaucoup d'attention.

J'avais déjà fait une énorme pile de bois, mais je retournai quand même une dernière fois dans la forêt, au cas où le feu se consumerait plus vite que ce que j'avais prévu. Il fallait que je pénètre plus profondément dans la forêt, à présent, et cela me prit donc assez longtemps.

Je revenais sur la plage, chargé de bois jusqu'au menton, lorsque je me rendis compte qu'il y avait moins de fumée qu'auparavant et plus de flammes du tout. C'est alors que je le vis, à travers la fumée, lui, l'orang-outan. Il était accroupi et jetait du sable sur mon feu. Il se leva et vint vers moi, sortant de la fumée. Ce n'était pas un orang-outan. C'était un homme.